

**Catherine Durieux**  
Université de Paris III

## **CHARLOTTE PERKINS GILMAN** **Utopiste féministe radicale ?**

Charlotte Perkins Gilman (1860-1935) est la plus célèbre intellectuelle féministe au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis. Tombée dans l'oubli par la suite, en même temps que le féminisme américain entre en crise après l'obtention du droit de vote (XIX<sup>e</sup> Amendement, 1920), elle est redécouverte quand la renaissance du féminisme dans les années soixante entraîne la nécessité de retrouver les grand(e)s ancêtres. L'ensemble de son œuvre est donc réédité à partir de la deuxième moitié des années soixante. *Women and Economics (W&E)*, son essai le plus important, qui était épuisé depuis longtemps, est le premier ouvrage réédité, en 1966.<sup>1</sup> L'œuvre fictionnelle de Gilman suit : sa nouvelle la plus célèbre, *The Yellow Wallpaper*, est rééditée en 1973 par Feminist Press; son autobiographie, *The Living of Charlotte Perkins Gilman*, en 1975 ;<sup>2</sup> son utopie la plus célèbre, *Herland*, en 1979.<sup>3</sup> Je ne mentionne là que les rééditions des œuvres les plus connues et étudiées aujourd'hui, mais Gilman fut une écrivaine d'une prolifération étonnante. Entre 1888, date à laquelle elle commence à publier, et sa mort en 1935, Gilman a publié huit romans, 171 nouvelles, 473 poèmes, des essais<sup>4</sup> et d'innombrables articles. Pour publier son énorme production, elle lance en 1909 son propre mensuel,

1. Charlotte Perkins Gilman, *Women and Economics : A Study of the Economic Relation Between Men and Women as a Factor in Social Evolution*, édité par Carl N. Degler (New York : Harper & Row, 1966). Cet ouvrage sera référencé comme *W&E* dans le cours de l'article et dans les notes qui suivront.

2. Charlotte Perkins Gilman, *The Living of Charlotte Perkins Gilman : An Autobiography* (New York : Harper & Row, 1975).

3. Charlotte Perkins Gilman, *Herland*, édité par Ann J. Lane (New York : Pantheon Books, 1979). Ce n'est toutefois pas cette édition historique que j'utiliserai mais une édition à 1,50 \$ qui témoigne de la popularité et de la très large diffusion de certaines œuvres de Gilman aujourd'hui : *Herland*, édité par Kathy Casey. (Mineola, NY : Dover Publications, 1998).

*The Forerunner*, dont elle est la seule rédactrice, ce qui est exceptionnel pour un magazine de cette taille (les sept années de parution du magazine, de 1909 à 1916, représentent l'équivalent d'une trentaine de volumes ou encore 36 000 mots par an d'après ses propres calculs).<sup>5</sup>

Mais revenons à l'auteure elle-même. Charlotte Perkins naît en 1860 dans la bourgeoisie intellectuelle de Nouvelle-Angleterre. Par sa mère, elle descend d'un des fondateurs de l'état du Rhode Island,<sup>6</sup> par son père, elle appartient à la célèbre famille Beecher.<sup>7</sup> Elle grandit à Providence (Rhode Island) dans un foyer instable.<sup>8</sup> Elle suit des études d'art, puis se marie assez jeune en 1884 et devient Charlotte Perkins Stetson. L'installation dans une vie de femme au foyer bourgeoise et la naissance de sa fille la font entrer en dépression. Elle quitte son mari en 1888 (elle se remariera en 1900 et deviendra alors Charlotte Perkins Gilman) et part en Californie où elle se jette dans le travail et devient une disciple de Bellamy dont la célèbre utopie *Looking Backward* (1887) a donné naissance à un mouvement politique appelé « nationalisme » car prônant la nationalisation des industries et des services. C'est par l'intermédiaire de ce mouvement que Charlotte entre sur la scène publique où elle devient tout de suite célèbre. Cependant, elle s'éloigne vite de la vision paternaliste et essentialiste que Bellamy a des femmes. Si elle reste fidèle à Bellamy, c'est en faisant de l'utopie l'une des formes privilégiées de son expression<sup>9</sup> et par la centralité qu'elle accorde au thème de l'indépendance économique dans la libération des femmes. Contrairement à Bellamy, elle prend fait et

4. Outre *Women and Economics*, l'essai majeur, datant de 1898, on peut citer : *Concerning Children*, 1900 ; *The Home : Its Work and Influence*, 1903 ; *Human Work*, 1904 ; *Women and Social Service*, 1907 ; *The Man-Made World, or Our Androcentric Culture*, 1911 ; *His Religion and Hers : A Study of the Faith of Our Fathers and the Work of Our Mothers*, 1923.

5. Gary Scharnhorst, *Charlotte Perkins Gilman* (Boston : Twayne Publishers, 1985), 84.

6. Roger Williams lui-même selon Ann J. Lane, *To Herland and Beyond* (New York : Pantheon Books, 1990), 35. Stukely Westcott selon Lorna Sage, *The Cambridge Guide to Women's Writing in English* (Cambridge : Cambridge University Press, 1999), 272.

7. La famille Beecher fut une grande famille du XIX<sup>e</sup> siècle américain. Lyman Beecher, le père, pasteur congrégationaliste, fut un dirigeant du *Second Great Awakening*, le mouvement de renouveau religieux du milieu du siècle. Outre le fils, Henry Ward Beecher, pasteur congrégationaliste célèbre lui aussi et membre important de l'*American Woman Suffrage Association* (AWSA), trois des filles s'illustrèrent et contribuèrent au progrès relatif des femmes. Harriet Beecher Stowe fut l'auteure de *Uncle Tom's Cabin*, Catharine Beecher écrivit *A Treatise on Domestic Economy* et Isabella Beecher Hooker défendit les droits civiques des femmes dans la *National Woman Suffrage Association* (NWSA), l'organisation rivale de l'AWSA.

8. Elle affirme dans son autobiographie avoir pendant sa jeunesse déménagé dix-neuf fois vers quatorze villes différentes en dix-huit ans (*The Living of Charlotte Perkins Gilman* 8).

9. Les trois principales utopies de Gilman ont été publiées en feuilleton dans *The Forerunner* ; *Moving the Mountain*, *The Forerunner* 2 (1911) ; *Herland*, *The Forerunner* 6 (1915) ; *With Her in Ourland*, *The Forerunner* 7 (1916) ; Elles ont été récemment rééditées en un seul volume : *Charlotte Perkins Gilman's Utopian Novels : Moving the Mountain, Herland and With Her in Ourland*. Introduction et notes de Minna Doskow (Associated University Presses, 1999).

cause pour la représentation politique des femmes,<sup>10</sup> mais ce n'est pas là sa plus grande originalité.

Je me propose d'interroger la radicalité de Gilman tant par rapport à ses contemporains que par rapport aux féministes des années soixante-dix qui l'ont redécouverte et revendiquée comme grande ancêtre. On examinera successivement la mise en cause du genre par Gilman, son appel à la fin de la stéréotypie sexuelle et la transgression ultime que constitue son utopie la plus célèbre *Herland* (1915) qui imagine une société sans hommes et où les femmes se reproduisent par parthénogenèse.

### **Subversion du genre**

Dans le débat sur la différence des sexes, Gilman se situe plutôt dans une perspective constructionniste (le terme anglo-américain qui correspond *mutatis mutandis* à la notion d'universalisme en France et s'oppose à la perspective essentialiste ou différencialiste). Gilman pense que les différences entre les gens ne sont pas naturelles et biologiques mais culturelles et contextuelles. La féminité exacerbée des femmes du XIX<sup>e</sup> siècle ne s'explique donc pas par la nature mais par l'environnement dans lequel elles vivent, en particulier l'environnement économique. Gilman démontre de façon systématique ce que Bellamy n'avait fait qu'affirmer, à savoir que les femmes tirent leur subsistance non de leur travail, mais de leur mari.

C'est précisément parce que les femmes sont dépendantes économiquement des hommes et qu'elles doivent les attirer qu'elles sont amenées à surdévelopper leurs caractéristiques féminines aux dépens de leurs caractéristiques humaines. Les femmes sont « oversexed »,<sup>11</sup> c'est-à-dire que leurs caractéristiques féminines ont connu un développement excessif et que les caractéristiques non sexuées qu'elles possèdent en commun avec les hommes ont été laissées en jachère. Gilman, qui est très friande de comparaisons animales, illustre de façon très frappante et quelque peu provocatrice son propos :

To make clear by an instance the difference between normal and abnormal sex-distinction, look at the relative condition of a wild cow and a "milch cow," such as we have made. The wild cow is a female. She has healthy calves, and milk enough for them ; and that is all the femininity she needs. Otherwise than that she is bovine rather than feminine. She is a light, strong, swift, sinewy creature, able to run, jump, and fight, if necessary. We, for economic uses, have artificially

10. Elle écrit dès 1895 une réponse à *Looking Backward*, sous la forme d'une nouvelle intitulée « A Cabinet Meeting » mettant en scène une présidente du conseil d'administration des États-Unis, « A Cabinet Meeting », *The Impress* (5 janvier 1895) : 4-5.

11. Gilman attribue donc un sens bien particulier et tout à fait personnel à ce mot. On verra par la suite qu'elle en fait de même avec le terme « humanisme ».

developed the cow's capacity for producing milk. She has become a walking milk-machine, bred and tended to that express end, her value measured in quarts. The secretion of milk is a maternal function, - a sex-function. The cow is over-sexed. [W&E 43-44]

Comme la vache laitière, la femme du XIX<sup>e</sup> siècle est « oversexed », elle est féminine plutôt qu'humaine. La déduction qui suit est logique : « Man is the human creature. Woman has been checked, starved, aborted in human growth » [W&E 75]. Seul l'homme est l'humain nous dit Gilman, dont l'intuition peut être d'autant plus aisément mise en parallèle avec la thématique du *Deuxième sexe* qu'elle partage la perspective universaliste qui est celle de Simone de Beauvoir dans cet ouvrage. C'est aussi dans cette perspective universaliste que Gilman demande le droit pour les femmes de voter, à la différence d'autres suffragistes qui mettent en avant la contribution *spécifique* et donc nécessaire représentée par les valeurs féminines.<sup>12</sup>

Cependant, la pensée de Gilman sur la différence des sexes est ambivalente, comme celle de beaucoup d'autres partisans des droits de la femme<sup>13</sup> à l'époque. Elle distingue dans une sorte d'état de nature entre énergie masculine, destructrice, et énergie féminine et maternelle, portée à la production et à la conservation.<sup>14</sup> Sa vision de la différence des sexes est donc également essentialiste. On peut résumer très sommairement le raisonnement de Gilman dans *W&E* : c'est l'évolution de l'humanité qui transfère vers l'homme les qualités féminines de production et de protection (de même que l'évolution des espèces nous montre que, dans les formes de vie les plus primitives, le mâle est un simple agent reproducteur, alors que dans les formes de vie les plus élaborées, la fonction maternelle de soin aux petits s'étend aussi à lui). Ce transfert est concomitant de l'asservissement des femmes, originellement égales, voire supérieures, aux hommes. Les hommes assurent leurs fonctions maternelles de façon différente des femmes, en spécialisant et rationalisant la production. La raison en est que, à la différence des femmes, il n'est pas dans leur nature de travailler.<sup>15</sup> Pour Gilman, la spécialisation des tâches est la principale marque du progrès. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les hommes étant devenus eux aussi producteurs et la division du travail qu'ils ont favorisée ayant permis d'atteindre un haut degré de civilisation, il est temps pour que l'Humanité

12. C'est cette deuxième tendance qui est aujourd'hui largement créditée du succès final du mouvement pour le droit de vote des femmes.

13. Mike Hawkins, *Social Darwinism in European and American Thought : 1860-1945* (Cambridge : Cambridge University Press, 1997), 253-258.

14. Gilman emprunte probablement cette idée au livre très influent des deux biologistes écossais, Patrick Geddes (1854-1932) et John Arthur Thomson (1861-1933), *The Evolution of Sex* (1899). Les auteurs en tirent une conclusion conservatrice quant au rôle à attribuer aux femmes. Le fait que Gilman suive leurs prémisses mais en tire ses propres conclusions totalement différentes me semble très significatif de sa façon de procéder.

puisse continuer dans son développement de rendre aux femmes leur liberté, c'est-à-dire de les faire sortir de leur surféminisation pour leur permettre de développer à nouveau leurs qualités proprement humaines.

Selon Gilman, la femme nouvelle qui doit remplacer l'ancienne est déjà en train d'apparaître sous ses yeux<sup>16</sup> et cette femme nouvelle représente une nouvelle étape du progrès de l'humanité :

A female horse is no less female than a female starfish, but she has more functions. She can do more things, is a more highly specialized organism, has more intelligence [...]. So the new woman will be no less female than the old woman, though she has more functions, can do more things, is a more highly specialized organism, has more intelligence. [W&E 160]

Les fréquentes comparaisons entre l'évolution humaine et la théorie de l'évolution des espèces de Darwin montrent que Gilman est fortement influencée par le darwinisme social, mais elle se situe dans la lignée de son ami Lester Frank Ward (1841-1913), qui rejette le spencérisme en faisant de la coopération plutôt que de la compétition la clé de l'évolution humaine<sup>17</sup> et qui croit à une gynocratie originelle remplacée au cours de l'évolution par une androcratie.

Gilman parvient, grâce à ses essais écrits simplement, à sa fiction didactique et à ses articles et conférences, à vulgariser et à diffuser ces idées<sup>18</sup> suffisamment pour contribuer à la subversion de la vision traditionnelle de la *True Woman*.<sup>19</sup>

15. Cette thématique est reprise dans *Herland* [51-52], quand Terry, un des trois explorateurs, explique que nul homme ne travaillerait sans le stimulant de la compétition et que ses interlocutrices de *Herland* lui demandent naïvement si cela est vrai aussi des femmes pour leurs enfants. Il est obligé d'admettre qu'il ne parle que des hommes et que les femmes travailleraient pour leurs enfants même sans y être poussées par la compétition.

16. Le terme de « New Woman », attribué à la romancière féministe anglaise Sarah Grand (1854-1943), fait référence à la génération montante de femmes qui à partir des années 1890, grâce aux progrès dans l'éducation des filles et aux nouveaux emplois ouverts aux femmes, peuvent envisager d'avoir une vie indépendante avant le mariage et garder une certaine autonomie après.

17. Gilman rejette le spencérisme dans *Herland*. Ayant à expliquer ce qu'est la pauvreté aux Herlandaises qui ignorent ce concept, Van le narrateur explique : « the laws of nature require a *struggle for existence*, and [...] in the struggle *the fittest survive*, and *the unfit perish* » [53]. Un peu plus loin, Gilman nous explique que les Herlandaises, confrontées à la limitation des ressources dans leur petit pays ont réagi en limitant les naissances plutôt que par « a "*struggle for existence*" which would result in an everlasting writhing mass of underbred people trying to get ahead of one another—some few on top, temporarily, many constantly crushed out underneath, a hopeless substratum of paupers and degenerates, and no serenity or peace for anyone » [58, mes italiques].

18. *W&E* est un succès : le livre est réimprimé sept fois entre 1898 et le début des années 1920 et traduit en sept langues.

19. Barbara Welter, « The Cult of True Womanhood : 1820-1860 », *American Quarterly* 18 (1996) : 151-174. Dans cet article resté célèbre, Barbara Welter distingue quatre vertus cardinales qui caractérisent la « vraie féminité » : la piété, la pureté, la docilité et la domesticité. Cette vision de l'idéal féminin est contestée et commence à être remplacée par la « New Woman » à partir des années 1890. Gilman contribue à cette évolution.

C'est sans doute parce qu'elle se situe dans cette perspective, qu'elle pense que le progrès des femmes est à ce stade de notre évolution devenu nécessaire au progrès de l'humanité, qu'elle rejette le vocable de féministe au profit de celui d'humaniste.<sup>20</sup> Pour sortir les femmes de leur surféminisation, Gilman subvertit la stéréotypie sexuelle.

### **Subversion de la stéréotypie sexuelle**

Le XIX<sup>e</sup> siècle est l'époque où l'habillement des femmes s'est le plus différencié de celui des hommes. Le vêtement féminin enfermait, déformait et martyrisait le corps. Si la mode des crinolines est passée à l'époque de Gilman, le corset est toujours là, qui accentue les caractéristiques féminines de la silhouette.<sup>21</sup> Le fait pour une femme de s'habiller différemment constituait une transgression inacceptable.<sup>22</sup> La persécution dont furent l'objet Amelia Bloomer (1818-1894)<sup>23</sup> et ses amies au milieu du siècle les obligea à abandonner leur fameux costume (un pantalon sous une jupe). Les féministes de l'époque de Gilman préférèrent s'abstenir de toute provocation vestimentaire mais le problème demeure. Gilman y est particulièrement sensible. Elle ridiculise la mode féminine de son époque dans de nombreux écrits de fiction [*Herland* 42-43, *With Her in Ourland* 370-371].<sup>24</sup> Elle montre dans son grand ouvrage théorique, *W&E*, comment « on ne naît pas femmes mais on le devient »,<sup>25</sup> en soulignant à propos du vêtement des enfants — garçons et filles : « They must be dressed differently, not on account of their personal needs, which are exactly similar at this period, but so that neither they, nor any one beholding them, may for a moment forget the distinction of sex » [*W&E* 54].

20. La démonstration que les hommes ont eux aussi tout à gagner du féminisme — qui est donc un humanisme — est l'objet d'une nouvelle, « Mr Peebles' Heart » (« *The Yellow Wallpaper* » and *Other Stories* [Mineola, NY : Dover Publications, 1997], 63-70). C'est une idée que Gilman partage avec Lester Ward, qui a écrit : « A state of society if it be bad for one class is bad for all. Woman is scarcely a greater sufferer from her condition than man is. [...] The freedom of women will be the ennoblement of man. [...] Woman is the race, and the race can only be raised up as she is raised up » *Dynamic Sociology* I (New York : Appleton, 1883), 656-657.

21. Knibiehler, Yvonne. « Corps et cœurs », in *Histoire des femmes en Occident : le XIX<sup>e</sup> siècle* (volume IV), sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot (Paris : Perrin, 2002), 392-398.

22. Anne Higonnet, « Femmes et images », in Duby, 343-344.

23. Dans son journal *The Lily*, publié à partir de 1849, celle-ci lutte pour la tempérance et diverses causes féministes : droit de vote, droit à l'éducation, ouverture des emplois aux femmes et « dress reform ». Elle a popularisé, mais pas inventé, la tenue qui porte son nom. Cette tenue suscitait de telles réactions de moquerie et d'hostilité que les féministes ont préféré l'abandonner pour ne pas nuire.

24. Ou la nouvelle « If I Were a Man » (« *The Yellow Wallpaper* » and *Other Stories*, 59).

25. Je reprends là bien sûr la célèbre expression de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe*.

Mais Gilman ne se contente pas de ces critiques et met en scène un autre possible dans ses utopies : le vêtement des Herlandaises<sup>26</sup> les rend androgynes, d'autant plus que la mode du pays est aux cheveux courts.<sup>27</sup> La présence de poches dans leurs vêtements est importante pour Gilman, les poches destinées à recevoir de l'argent ou de menus objets utiles étant pour elle un symbole de liberté et d'autonomie [*Herland* 32]. Dans *Herland*, Gilman prend un malin plaisir à jouer avec la sexuaction du vêtement : les trois explorateurs qui ont été pris par les Herlandaises et se réveillent de leur anesthésie en chemise de nuit se sentent totalement dévirilisés par ce qui leur est arrivé<sup>28</sup> et cherchent désespérément leurs propres vêtements. Quand ils réalisent que l'habillement herlandais consiste en « tunics, knee-length, and some long robes », ils choisissent bien entendu les tuniques [*Herland* 23].<sup>29</sup>

Si Gilman rejette le dimorphisme sexuel qu'impose l'habillement du XIX<sup>e</sup> siècle, elle rejette aussi les critères de beauté qui vont avec pour mettre en avant ses propres critères. Gilman nous rappelle les critères de beauté de son époque avec sa description de la True Woman, dans la nouvelle « If I Were A Man » : « Mollie [...] was a beautiful instance of what is reverentially called “a true woman.” Little, of course—no true woman may be big. Pretty, of course—no true woman could possibly be plain » [« If I Were a Man » 57].

Elle tente de subvertir ces critères en créant de nombreux personnages féminins de fiction qu'elle décrit comme « tall », « handsome », « strong women », dotées de « strong limbs ». Dans son utopie elle joue encore avec la virilité des explorateurs puisque les prouesses physiques des habitantes dépassent largement les leurs (course, saut, adresse au tir, sans parler de l'intelligence et de la ruse). Comme on peut s'y attendre, la morphologie est pour elle un critère de l'évolution de l'espèce. Pour prouver que l'avènement de la *New Woman* a commencé dans la société américaine de son temps, elle parle de « change even in size, of the modern woman » [*W&E* 148], en omettant que l'homme moderne a certainement changé dans des proportions similaires.

Dans le domaine du travail, Gilman note l'hypocrisie qu'il y a à mettre les femmes sur un piédestal tout en leur confiant la charge exclusive du travail

26. « The garments were simple in the extreme and absolutely comfortable. [...] There was a one-piece cotton undergarment, thin and soft, that reached over the knees and shoulders, something like the one-piece pajamas some fellows wear, and a kind of half-hose », *Herland*, 23.

27. « Though by dress we could not be sure of all the grown persons, still there had not been one man that we were certain of », *Herland*, 11.

28. « We have been stripped and washed and put to bed like so many yearling babies », *Herland*, 22.

29. Et l'androgynisation de nos héros passe aussi par le fait que leurs cheveux poussent, du jour de leur réveil après leur première capture (« his hair was somewhat longer than when we left the last barber », 23) au jour qui suit leur deuxième capture après leur évasion (« So there we sat, at ease; all in similar dress; our hair, by now, as long as theirs », 39).

domestique : « It is woman, the dainty, the beautiful, the beloved wife and revered mother, who has by common consent been expected to do the chamber-work and scullery-work of the world. All that is basest and foulest she in the last instance must handle and remove » [W&E 246]. L'idée que ces fonctions — que Gilman qualifie de « nutritive and excretive processes of the family » [W&E 225] — sont féminines, est non seulement fautive mais nuisible car il en résulte que les ménagères-par-nature que sont les femmes ne reçoivent aucune formation rationnelle à leurs tâches, chaque génération de femmes se formant sur le tas. Le travail est donc fait au petit bonheur la chance, d'une manière non scientifique, source d'infini gâchis. Or Gilman fait de la spécialisation la marque de la civilisation [W&E 74]. La préparation de la nourriture ne doit pas davantage être familiale que féminine, c'est-à-dire que la cuisine devrait être faite par des professionnels et en dehors de la maison [W&E 240-243].

On retrouve cette idée chez Edward Bellamy ou chez Robert Owen. Cependant, chez Bellamy la socialisation et la spécialisation des tâches ménagères n'entraînent qu'une libération théorique des femmes, leurs possibilités d'emplois autres étant déterminées par leur sexe — et donc limitées — et non par leurs préférences individuelles. Pour Gilman au contraire, les femmes doivent être absolument libres de s'orienter vers le travail de leur choix :

Where now twenty women in twenty homes work all the time, and insufficiently accomplish their varied duties, the same work in the hands of specialists could be done in less time by fewer people; and the others would be left free to do other work for which they were better fitted, thus increasing the productive power of the world. Attempts at cooperation so far have endeavored to lessen the existing labors of women without recognizing their need for other occupation, and this is one reason for their repeated failure. [W&E 245]

La dernière phrase est une critique implicite des tentatives owéniennes de coopération, dont la plus connue est New Harmony aux États-Unis.<sup>30</sup> Pour Gilman, à l'inverse de ses prédécesseurs, la socialisation et la spécialisation des tâches ménagères s'accompagnent d'un élargissement infini des possibilités d'emploi ouvertes aux femmes, produire et non se contenter de consommer étant selon elle une nécessité humaine et une exigence morale [W&E 116-118]. Si la famille cesse d'être une cellule économique de base, voyons à présent ce qu'il advient dans le domaine des mœurs.

30. C'est une analyse que Gilman fait en passant et qui a été corroborée par la recherche sur le sujet : Carol Kolmerten, *Women in Utopia : The Ideology of Gender in the American Owenite Communities* (Syracuse, NY : Syracuse University Press, 1998).



### **Sexualité et reproduction**

De la dépendance économique des femmes envers les hommes et de leur sursexualisation, Gilman déduit une analyse très pertinente du mariage de son époque, qu'elle résume en l'une de ces formules dont elle a le secret : « He is the market, the demand. She is the supply » [W&E 86], « While young boys plan for *what* they will achieve and attain, young girls plan for *whom* they will achieve and attain » [W&E 86-87, mes italiques]. Elle dénonce l'hypocrisie suivante : « It [marriage] is [...] her means of honorable livelihood and advancement. But—she must not even look as if she wanted it ! » [W&E 87]. La raison de cette hypocrisie est la suivante : « because marriage means support, a woman must not ask a man to support her » [W&E 89].

On retrouve la plupart de ces idées chez Bellamy, mais Gilman va plus loin que lui quand elle dit de façon explicite : que la prostitution est rendue inévitable par le système social existant [W&E 95-96] et que le mariage est une forme de prostitution [W&E 63-64].<sup>31</sup> La fin de la relation économique à l'intérieur du mariage et de la famille, que Gilman appelle de ses vœux, ne constitue donc nullement, elle le précise bien, une menace pour ces institutions, mais vise au contraire à les moraliser, à les purifier [W&E 115, 156].

Gilman plaide également pour une maternité régénérée, enrichie, étendue. La maternité ne doit pas être égoïste mais doit au contraire se combiner avec une responsabilité par rapport au monde extérieur :

The mother as a social servant instead of a home servant will not lack in true mother duty. She will love her child as well, perhaps better, when she is not in hourly contact with it, when she goes from its life to her own life, and back from her own life to its life, with ever new delight and power ». [W&E 290]

« Motherhood in the world will make that world a different place for her child » [W&E 269]. Cette dernière citation évoque la notion de « Maternal Commonwealth »<sup>32</sup> très prégnante parmi les féministes de l'époque de Gilman. L'équation sphère féminine/sphère privée d'un côté et sphère masculine/sphère publique de l'autre, théorisée au tournant du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle,<sup>33</sup> est battue en brèche par l'implication croissante des femmes dans la vie économique et sociale, soit par des mouvements comme la tempérance,<sup>34</sup> soit par des métiers qui leur permettent d'incarner les vertus domestiques dans un rôle public (enseignante, infirmière, travailleuse sociale).

31. Il s'agit là d'une idée que l'on trouve déjà chez Mary Wollstonecraft.

32. « Maternal Commonwealth » que Sara Evans définit comme « an ideology about the public importance of domestic values », *Born for Liberty : A History of Women in America* (New York : Free Press, 1991), 143.

33. La généalogie de la théorie des « separate spheres » est retracée pour l'Angleterre dans l'ouvrage suivant : Leonore Davidoff & Catherine Hall, *Family Fortunes : Men and Women of the English middle-class, 1780-1850* (Londres : Hutchinson, 1987), 162-192.

Gilman théorise et systématise donc des idées qui sont dans l'air du temps plus qu'elle n'innove dans *W&E*. Son utopie *Herland* va beaucoup plus loin car elle y fait de la maternité l'institution fondamentale de la société, y compris dans une forme qui transcende les liens biologiques (elle emploie le terme de « co-mothers »), et elle y introduit un élément réellement provocateur et subversif : la parthénogenèse.

L'humanité entière est marquée par le désir des hommes de se réapproprier le pouvoir de donner la vie. Ève naît de la côte d'Adam et Athéna du crâne de Zeus. Selon Aristote dans *De la Génération des animaux*,<sup>35</sup> l'homme tient un rôle actif dans la génération, la femme n'étant que réceptive et passive, à tel point que toutes les caractéristiques de l'enfant sont déjà contenues dans la semence masculine et que la femme n'est qu'un terreau.<sup>36</sup> De même l'orthodoxie galénique maintient jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle la croyance selon laquelle la femme possède les mêmes organes sexuels que l'homme, mais cachés au lieu d'être apparents, ce qui revient à dire que la femme est un homme inversé et imparfait.<sup>37</sup> Au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles le discours médical change et le modèle des deux sexes devient dominant, mais les nouvelles connaissances scientifiques servent toujours à renforcer la domination masculine.<sup>38</sup> On passe de la découverte de l'œuf à l'idée que la femme est ses ovaires et n'est que ça, ce qui revient à la cantonner dans un rôle exclusivement reproductif et à lui interdire les autres rôles, donc à renforcer la domination masculine sur le pouvoir reproductif des femmes. Poussé à ces limites, le modèle des deux sexes incommensurables n'implique-t-il pas d'ailleurs la parthénogenèse ?<sup>39</sup>

34. Ou encore, de façon moins évidente, le syndicat *Knights of Labor*, le premier syndicat de masse à ne pas exclure les femmes. L'insistance des *Knights* sur l'idée de coopération est ce qui les rapproche de la notion de « Maternal Commonwealth » (Evans, 136-137).

35. Aristote, *De la Génération des animaux*, texte établi et traduit par Pierre Louis (Paris : Les Belles Lettres, 1961).

36. Giulia Sissa, « Philosophies du genre : Platon, Aristote et la différence des sexes », in Duby, 112-114.

37. Evelyne Berriot-Salvadore, « Le discours de la médecine et de la science », in Duby, 408-414.

38. Je m'inspire pour ce développement de ma lecture de l'important ouvrage de Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe : Essai sur le corps et le genre en Occident*, traduit de l'anglais par Michel Gautier (Paris : Gallimard, 1992), 170-206.

39. Laqueur évoque ainsi la découverte de la parthénogenèse et fait le lien avec le modèle des deux sexes incommensurables par l'intermédiaire de la controverse entre « ovistes » et « animalculistes » : « Ni l'ovisme ni l'animalculisme ne suggéraient un monde bisexué mais laissaient au contraire penser à un monde sans sexe aucun. Tous deux accusaient une reproduction parthénogénétique : soit l'œuf enfermait la vie nouvelle [...], soit c'était le sperme qui contenait la vie nouvelle et l'œuf n'était jamais qu'un panier à provisions. [...] C'est en 1745 que Charles Bonnet apporta la preuve de la parthénogenèse — terme forgé par le grand spécialiste d'anatomie comparée, Richard Owen, en 1849 — chez les pucerons, première étape de la découverte que le développement d'œufs non fécondés [...] était infiniment plus répandu qu'on ne l'avait cru possible », Laqueur, 196.

C'est donc deux millénaires de tradition que Gilman subvertit en imaginant dans *Herland* que le féminin est l'unique et que la génération peut se passer du masculin, grâce à la parthénogenèse. Pour être juste, il faut signaler qu'elle n'est pas tout à fait la première : dans une utopie de 1881, *Mizora*, sa compatriote Mary Bradley Lane (1844-1920) imagine elle aussi une communauté de femmes débarrassées des hommes et se reproduisant par parthénogenèse, mais Lane est une inconnue et son ouvrage ne connaît qu'un succès limité.<sup>40</sup> Les années 1970 ont repris à l'envi la thématique de la société sans hommes et des modes de reproduction alternatifs. Les décennies 1970 et 1980 virent une floraison extraordinaire de la littérature féministe utopique ou de science-fiction et un tiers de tous ces ouvrages envisageait une société sans hommes<sup>41</sup> — mais dont la sexualité n'était cependant pas absente, ce qui est une grande différence avec Gilman.

Quel sens prend donc la parthénogenèse chez Gilman ? Dans *W&E* [130-131], Gilman identifie clairement la parthénogenèse à un mode de reproduction primitif dans l'histoire de l'évolution, ce qu'elle est en effet puisqu'elle ne concerne que les invertébrés. La parthénogenèse de *Herland* doit donc être prise selon moi comme une provocation ironique, destinée à répondre aux hommes qui rêvent de s'approprier la puissance reproductive des femmes, hommes que Gilman dénonce dans *With Her In Ourland* (1916), la suite beaucoup moins connue de *Herland* :

The egoism of him! [...] "My house—my line—my family"—if she had to be mentioned it was only on "the spindle side," and when he is annoyed with her—what's the man in *Cymbeline*, Mr Posthumous, wishing there was some way to have children without these women !" [*With Her in Ourland* 334]

*With Her In Ourland* est à *Herland* ce que le livre I de l'*Utopie* de Thomas More est au livre II et Gilman y délivre certaines clés qui permettent de mieux comprendre sa construction utopique : la parthénogenèse féminine doit être vue comme un clin d'œil, une provocation ironique à l'encontre de la domination masculine — domination dont la racine est le désir des hommes de se réapproprier le pouvoir de donner la vie.

Gilman est très sérieuse en revanche dans sa volonté de discipliner l'instinct sexuel. Celui-ci a disparu dans *Herland* (« two-thousand years

40. Mary E. Bradley Lane, *Mizora*, introduction et notes de Jean Pfaelzer (Syracuse, NY : Syracuse University Press, 2000).

41. Carol Farley Kessler, « The Grand Marital Revolution », in *Feminism, Utopia and Narrative*, edited by Libby Falk Jones & Sarah Webster Goodwin (Knoxville : University of Tennessee Press, 1990), 81. On peut citer quelques exemples, choisis parmi les plus connus : Joanna Russ, *The Female Man* (New York : Bantam, 1975) ; Suzy McKee Charnas, *Motherlines* (New York : Berkley-Putnam, 1978) ; Sally Miller Gearhart, *The Wanderground* (Watertown, Mass. : Persephone, 1979) ; Katherine V. Forrest, *Daughters of a Coral Dawn* (Tallahassee, FL : Naiad, 1984).

disuse had left very little of the sex instinct » [*Herland* 78]) et la ré-introduction des hommes et donc de la reproduction sexuée normale n'empêche pas que l'acte sexuel est, dans l'esprit des Herlandaises, indissociable d'une volonté de procréation.

Le mariage des trois explorateurs à trois Herlandaises permet à Gilman d'exprimer avec force ses vues sur la question. C'est ainsi qu'Ellador répond à Van, qui tente de la convaincre que les relations sexuelles sont l'expression la plus haute de l'amour conjugal : « Among your people do you find high and lasting affection appearing in proportion to this indulgence ? ». Les termes employés par les Herlandaises en réponse à leurs maris sont sans équivoque : « indulgence », ou encore « stretching the sex relationship beyond its original range », « doing this in season and out of season, with no thought of children at all », « demanding a cookie between meals ».

Cela ne vaut pas que pour les humains. Les Herlandaises expliquent à nos trois explorateurs, à propos des chats qui sont à peu près les seuls animaux qu'elles aient gardé dans leur pays : « The fathers are few compared to the mothers, just a few very fine ones in each town ; they live quite happily in walled gardens [...]. But they only have a mating season once a year ». La remarque que cela inspire à Terry, le plus macho des trois explorateurs, « Rather hard on Thomas, isn't it ? » [*Herland* 43] est une prolepse ironique puisque celui-ci sera finalement chassé de Herland pour avoir tenté de violer son épouse herlandaise, Alima, qui se refuse à lui dans la mesure où son but à lui n'est pas la procréation. Cette transgression ultime des règles de la société herlandaise par Terry est l'aboutissement d'une menace qui se fait sentir dès le début avec la violence et les intentions prédatrices et dominatrices associées au personnage de Terry tout au long du roman [*Herland* 14, 56, 79 et 101].

Le quatrain de Rudyard Kipling (1865-1936) que cite Terry avant sa tentative de viol d'Alima est significatif de son état d'esprit :

I've taken my fun where I found it.  
I've rogued and I've ranged in my time,  
The things that I learned from the yellow and black,  
They have helped me a heap with the white [*Herland* 111-112]<sup>42</sup>

Il est aisé de rapprocher la thématique de la violence faite aux femmes et de leur exploitation, telle qu'elle apparaît dans ce quatrain, de la violence et de l'exploitation coloniales dénoncées dans les années 1970, notamment par les féministes. Gilman est aussi pionnière sur la question taboue du viol marital, qui devient importante dans les années 1970. Son utopie d'un monde sans

42. Ce quatrain est repris dans *W&E*, 50. Il s'agit d'un extrait d'un poème des *Barrack-Room Ballads* (1892) intitulé « The Ladies ».

hommes peut être rapprochée du séparatisme des féministes radicales des années 1970, mais une différence importante est que le lesbianisme n'est pas au programme de Gilman, même si l'on a des doutes sur le fait qu'elle a entretenu ou pas une liaison avec une autre femme.

Sa vision incontestablement ancrée dans la morale victorienne d'une sexualité uniquement procréatrice, voire même d'une procréation sans sexualité avec la parthénogenèse, éloigne même Gilman de nombre de ses contemporain(e)s. Les idées de libération sexuelle commençaient à se répandre à son époque, chez des écrivains comme Kate Chopin (1850-1904)<sup>43</sup> ou chez des féministes comme Margaret Sanger (1879-1966), la pionnière de la diffusion de la contraception, ou l'anarchiste Emma Goldman (1869-1940). Le malaise de Gilman vis-à-vis de la sexualité la conduit à dénigrer Freud, sur qui elle donna une conférence intitulée « The Fallacy of Freud » et qu'elle rendait responsable de « our absurd Sexolatry ». <sup>44</sup> Gilman refusait de donner un rôle moteur à la sexualité, mais ne refusait pas pour autant une discussion franche du sujet, au contraire. Le passage qui suit de *W&E* explicite sa position :

Because of our abnormal sex-development, the whole field has become something of an offence,—a thing to be hidden and ignored, passed over without remark or explanation. Hence this amazing paradox of mothers ashamed of motherhood, unable to explain it, and [...] lying to their children about the primal truths of life. [*W&E* 85]

Si elle rejette Freud, c'est autant par puritanisme que parce que le rôle central qu'il accorde à la sexualité lui paraît par trop proche de l'état de la société de son époque, caractérisé par une sursexualisation aux conséquences néfastes. Gilman se montre finalement là encore visionnaire : Michel Foucault a montré que le reproche de pansexualisme objecté à Freud et à la psychanalyse, loin de traduire seulement les frayeurs d'une vieille pudibonderie, mettait le doigt sur la mise en place d'un dispositif général de sexualité qui diffuse au cours du XIX<sup>e</sup> siècle à l'ensemble du corps social et dont la théorie freudienne est une manifestation — au même titre que l'hystérisation des femmes réduites à leurs ovaires.<sup>45</sup>

### **Conclusion**

Si son rejet de la sexualité sans but reproductif et donc de la contraception éloigne Gilman de féministes comme Margaret Sanger ou Emma Goldman,

43. Avec son roman *The Awakening* (1899).

44. Ann J. Lane, *To Herland and Beyond : The Life and Work of Charlotte Perkins Gilman* (New York : Pantheon Books, 1990), 332-352.

45. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir* (Paris : Gallimard, collection "tel," 2002), 209-210.

son insistance sur la maternité la rapproche d'autre « féministes maternalistes »<sup>46</sup> comme Ellen Key (1849-1926), pour qui l'objectif à atteindre était le paiement des congés maternité et plus généralement la rémunération des femmes pour leurs tâches maternelles et ménagères. Mais Gilman ne se contente pas de vouloir rémunérer ces tâches, elle veut les socialiser et les professionnaliser pour les rendre plus efficaces et pour en libérer les femmes qui se sentent une autre vocation. L'utopie est un mode d'exposition particulièrement approprié pour une réforme aussi vaste et radicale.

Par ailleurs, Gilman, qui est quelque peu tiraillée entre d'un côté sa vision d'une détermination du genre sociale et évolutive, plutôt que biologique et figée, et d'un autre côté les présupposés essentialistes de son époque, subvertit ces présupposés pour en tirer ses propres conclusions.

En effet, de la croyance commune à l'époque victorienne que les femmes sont moralement supérieures aux hommes, elle ne tire pas la conclusion qu'il faut leur donner le droit de vote pour cette raison ou les adorer comme des déesses du foyer, mais bien plutôt la conclusion qu'il faut rapprocher les deux sexes. Ce rapprochement a déjà commencé, Gilman nous expliquant dans son œuvre théorique comment et pourquoi les hommes se sont féminisés et les femmes ont commencé à se déféminiser. L'utopie lui permet d'imaginer ce que pourrait être l'humanité une fois ce processus parvenu à son terme, une fois les hommes, et plus encore les femmes, devenus pleinement humains. Utopie et théorie sont chez elle les deux faces d'une même quête car pour contester ce qui est, il faut avoir une idée de ce qui pourrait être. Le but ultime de Gilman n'est pas l'évasion dans le rêve mais bien la réforme radicale de la société américaine de son temps.

46. J'emprunte l'expression à Gisela Bock, « Pauvreté féminine, droits des mères et États-Providence », in Duby, 519-532.